

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 www.hippodromedouai.com  
 hippodrome  
 douai scène nationale

## Albert Dupontel

À la fin des années 80, Albert Dupontel se forme à la comédie au Théâtre National de Chaillot. C'est à cette période qu'il débute sur grand écran dans *la Bande des quatre* de Jacques Rivette et *Encore* de Paul Vecchiali. Mais c'est en 1991, sur scène que le comédien se fait véritablement connaître du grand public avec son one man show *Sale Spectacle*, qu'il joue à l'Olympia. Son humour féroce et décalé en fait alors l'un des artistes les plus originaux de l'époque.

Fort de sa popularité scénique, Albert Dupontel s'illustre en 1995 dans *Un héros très discret* de Jacques Audiard. Nommé aux César dans la catégorie Meilleur second rôle masculin, il s'attire le respect de la profession. Un an plus tard, il réalise son premier long métrage, *Bernie*, dans lequel il s'offre également le rôle-titre. Le ton unique du film, décapant et provocateur, ne fait pas l'unanimité, mais impose la personnalité de son auteur. Après avoir tenu l'affiche de *Serial Lover*, Albert Dupontel signe la mise en scène de son deuxième long, *Le Créateur* (1998), réflexion sur le statut d'artiste. En interprétant *la Maladie de Sachs* (1999) sous la direction de Michel Deville, il montre aussi sa capacité à incarner des personnages torturés et complexes. Par la suite, ce comédien rare et exigeant confirme son désir d'éclectisme dans le paysage cinématographique français, alternant films choc (*Irreversible*, 2002), drames de facture classique (*Du bleu jusqu'en Amérique*, *Deux jours à tue*) et comédies plus populaires (*Petites Misères*, *Monique*, *Odette Toulemonde*). Il adhère également aux univers de Jeunet (*Un long dimanche de fiançailles*, 2004), Thompson (*Fauteuils d'orchestre*, 2006) et Klapisch (*Paris*, 2008). À partir du *Convoyeur* en 2004, on le voit également s'essayer à un registre plus physique comme le montrent ses prestations dans *Jacquou Le Croquant*, *l'Ennemi intime* et *Chrysalis* (2007).

Albert Dupontel n'en oublie pas pour autant de nous surprendre en s'improvisant *Président* (2006) et en nous livrant un troisième long, tout aussi décalé que les deux précédents : *Enfermés dehors*, où il se met en scène en SDF délirant. Il réalise en 2009 *Le Vilain* dans lequel il se met en scène aux côtés de Catherine Frot, sa partenaire dans *Odette Toulemonde*.

2009 (sortie France : 25 novembre 2009) - France - couleur - 1h26

film d'Albert Dupontel (réalisation et scénario)

image : Pierre-Yves Bastard - montage : Christophe Pinel - premier assistant réalisateur : Michaël Viger - décors : Bertrand Seitz - costumes : Pierre-Yves Gayraud - effets visuels : Cédric Fayolle - musique : Christophe Julien - son : Jean Minondo - maquillage : Françoise Quilichini - scripte : Chantal Pernecker - casting : Jeanne Millet - production : ADCB Films - productrice : Catherine Bozorgan - distributeur : StudioCanal. avec : Catherine Frot (Maniette), Albert Dupontel (le Vilain), Bouli Lanners (Korazy), Nicolas Marié (Doc William), Christine Murillo (Mlle Somaza), Bernard Farcy (l'inspecteur Elliot), Philippe Duquesne (le peintre roux), Xavier Robic (le secrétaire de Korazy), Husky Kihal (le collègue du peintre), Jacqueline Hervé (Huguette), Jenny Bellay (Simone), René Morard (Raymond), André Chaumeau (Hippolyte), Jeanne Cellard (Léonie), Philippe Uchan (M. Cozic), Brigitte Aubry (Mme Cozic), José Fumanal (le père du Vilain).

### COURT MÉTRAGE : MENSONGES

2008 - Suède / Finlande - couleur - 13 mn

film d'animation de Jonas Odell (réalisation, scénario et montage) - image : Per Helin - animation : Fredrik Persson, Jonas Odell, Arvid Steen, David Rylander, Marcus Krupa, Per Helin - musique : Martin Landquist - son : Pascal Larson - production : Filmcknarna F. Animation

*Trois histoires de mensonges parfaitement vraies, réalisées à partir de documents sonores recueillis par l'auteur, qui mêle prise de vues réelles et animation. Trois formes de mensonges chez le cambrioleur, le garçon ou la femme, où se joue aussi pour chacun, une forme de vérité.*

Jonas Odell est un réalisateur de clips, publicités et courts métrages internationalement reconnu. Son précédent film, *Jamais comme la première fois* a connu un vif succès en festivals. Jonas Odell poursuit ici son travail d'animation basé sur trois authentiques récits... de mensonges ! « Il y a toujours chez l'intervieweur la peur que la personne raconte des mensonges. Cela m'a conduit à en faire un sujet de film », explique-t-il. Les témoignages, que les protagonistes livrent en voix off, trouvent dans *Mensonges* un contrepoint graphique adapté à chaque univers. Maniant avec brio différentes techniques d'animation, Jonas Odell développe un style hybride, tant sur le plan narratif que visuel, affirmant la singularité de ces révélations. **R.A.D.I.**

## ENTRETIEN AVEC ALBERT DUPONTEL :

Expliquez-nous le choix de Catherine Frot.

J'ai beaucoup apprécié sa collaboration sur le film *Odette Toulemonde* d'Éric-Emmanuel Schmitt et j'ai découvert à cette occasion une folie douce que je ne soupçonnais pas... Dans la vie et dans le cinéma c'est une personnalité à part, ce qui collait parfaitement au personnage de Maniette.

Pourquoi n'avez-vous pas pris une comédienne de l'âge du rôle ?

J'ai pensé très tôt à Catherine. Une comédienne de l'âge du rôle aurait apporté plus de réalisme et moins de burlesque. J'avais vraiment besoin du "clown" de Catherine pour faire tenir cette fable.

L'aviez-vous en tête dès l'écriture ?

Étonnamment c'est la première comédienne à laquelle j'ai pensé pour incarner Maniette. Mais c'est vrai que je l'imaginai en vieille dame et je n'étais pas sûr, mais alors pas du tout, que cela lui plaise... Dans la scène avec l'agent immobilier, interprété par Bouli Lanners, c'est en l'"entendant" dans le rôle que j'ai avancé dans le dialogue. Il faut dire que j'ai un côté Jeanne d'Arc... (Rires).

Comment avez-vous préparé le personnage ?

Je l'ai laissée travailler dans son coin et surtout, je lui ai laissé du temps... Qu'elle fasse son chemin, qu'elle trouve "le clown" de cette vieille dame. C'est une grande actrice, il faut la laisser faire et regarder... Je n'ai pas été déçu !! Investie, rigoureuse, minutieuse, très précise et pour finir s'amusant beaucoup - ce que j'espérais... Dans une composition libre et personnelle... Bref, elle a dépassé mes espérances, je me suis régalé.

Après quatre films, arrivez-vous toujours à gérer le passage devant et derrière la caméra ?

Mes idoles ont toujours été les grands autarciques, Chaplin bien sûr, mais aussi Woody Allen, Welles, Tati, Guitry, Keaton etc. et dans mon infinie mégalomanie, je n'ai de cesse de vouloir faire comme eux. Mais je peux bien vous l'avouer, je triche ! Je travaille, je répète et je me fais assister par mon fidèle collaborateur, l'excellent Philippe Uchan, qui me dirige minutieusement. De plus, le fait de mouiller ma chemise en tant que comédien me permet de rapprocher des autres acteurs et d'en obtenir beaucoup...

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

Comme d'habitude, un gros laisser-aller mental, mis en condition par un enfermement chez moi, entre DVD, bouquins et

musique, avec une ou deux sorties hebdomadaires pour aller saouler quelques interlocuteurs, dont la productrice du film, Catherine Bozorgan, qui en a frôlé la dépression nerveuse à plusieurs reprises. (Rires) Et puis quelques mois plus tard, il y a un script à lire, mais pas forcément à tourner...

Dans presque tous vos films, le rapport enfants / parents est central. Pouvez-vous nous en dire un mot ?

On n'est pas les enfants que nos parents croient et nos parents ne sont pas ceux que l'on imagine... C'est de ce quiproquo que naît cet amour que l'on appelle filial.

Pourquoi placez-vous souvent vos films dans un univers spatio-temporel non défini ? Dans *le Vilain* il n'est pas fait mention du pays dans lequel l'histoire se déroule - même si on n'est pas dupe -, ni de l'époque ?

Je trouve que c'est donner une chance au film pour qu'il décolle, s'éloigne de cette réalité parfois si gluante et commune... Avez-vous des influences visuelles ?

Même si je m'en défends, je peux avouer que j'ai surtout pris plaisir au cinéma des grands indépendants anglo-saxons : Terry Gilliam, les frères Coen à leur meilleure époque, les Pythons, Paul-Thomas Anderson, Mackendrick dans ses comédies et bien d'autres encore. Je tiens à préciser que ce sont des références et, en aucun cas, je ne me compare à ces gens...

Si on devait situer le film en terme de cinéma ?

Cela pourrait être la rencontre entre Tex Avery et Franck Capra. Mais bon, c'est vraiment pour répondre à votre question...

Le film est, semble-t-il, moins trash que les précédents, en tout cas que *Bernie*...

Il est moins trash certes, mais surtout plus nuancé. *Bernie* exprimait une colère très sincère contre le monde environnant. Pareillement, *le Vilain* exprime une vraie tendresse pour les gens. De la même façon que pour *Bernie* je n'ai aucune envie de trahir mon humeur présente... Et on verra pour la suite.

Dossier de presse (extraits)

Longtemps, Albert Dupontel a été enfermé. Dans des rôles sérieux par exemple, où la psychologie et le réalisme plan-plan (*Deux jours à tuer* de Jean Becker, *La Maladie de Sachs* de Michel Deville) anesthésiaient sa bizarrerie. Dans des seconds rôles aussi, où l'on espère souvent que l'éclat charbonneux de ses yeux allume d'étranges feux. Visiblement, cet homme intéresse le cinéma français, attiré par l'inquiétude qui se dégage de lui et sa capacité à jouer les reclus : Albert Dupontel, c'est fondamentalement un homme enfermé, et prêt à tout pour s'en sortir. Rappelez-vous par exemple du fameux sketch du baccalauréat où, coincé par sa nullité de cancre, il bluffait sur Sartre ("Quoi ! Il est mort ! Et on m'avait pas prévenu !"). Comme souvent les comiques insatisfaits, Albert Dupontel s'est enfermé de lui-même, développant dans ses propres films (*Bernie*, *Le Créateur*, *Enfermés dehors*) une forme de mégalomanie voulant édifier un monde à sa mesure : foutraque, vaste, fondé sur un burlesque belliqueux, et nourri d'une misanthropie aussi antipathique que quelquefois intéressante. S'enfermer dans un monde idéal, c'est là le désir de tous les comiques, mais c'est là un désir qu'on ne peut souhaiter qu'aux très grands graphistes, comme Jacques Tati par exemple. Les autres y perdent souvent au passage et vérifient à leurs dépens une loi bizarre : le comique se déploie en réalité beaucoup mieux en plein air. La fraîcheur ? Ce qui sauve Albert Dupontel dans son nouveau film, ce sont deux choses très simples : des partenaires de jeu, une simplicité de situation. Soit Catherine Frot, Bouli Lanners et Nicolas Marié. Soit juste un face-à-face entre un sale type qui s'en va retrouver sa mère un peu niaise. Passons sur l'imaginaire plastique formel du film, qui empoisonne un certain cinéma français par sa manière de fantasmer sur un état embryonnaire de l'humanité. Et regardons précisément comment Dupontel joue, enfin délivré de ses carcans. Animé d'une fébrilité scrogneugneu, le corps comme faisant une allergie au monde entier, tenté par une méchanceté radicale qu'il maintient comiquement en laisse, il n'est jamais aussi bon que lorsqu'il joue la confusion : un ange boiteux passe dans sa tête, léger brouillard dans le regard et dans le cerveau, répliques obscures pour se sortir de la situation, bref une forme de survie totalement hasardeuse, puis fuite en trombe. Rien que pour ça, allez-y.

Axelle Ropert - Les Inrockuptibles

Après *Enfermés dehors*, comédie noire sur le parcours d'un SDF déguisé en gendarme dans une société déshumanisée, Albert Dupontel revient à la réalisation avec une œuvre résolument plus populaire. L'adjectif pourrait faire peur aux fans indéfectibles du comique... mais ils auraient tort ! En effet, toujours aussi graphique et survolté, le style de Dupontel n'a rien perdu ici de son côté "rentre dedans". D'ailleurs, l'acteur-réalisateur s'offre dans cette histoire le rôle d'une authentique peau de vache, dont l'activité principale consiste, depuis sa plus tendre enfance, à racketter ses congénères et à imaginer toutes sortes de chantages... Comme l'annonce bien le titre, *le Vilain* reste donc un film méchant, mais d'une méchanceté enfantine, cartoonesque. Pour prolonger ce principe, le film joue sur un effet de contraste volontairement extrême, puisqu'il place face à l'abominable *Vilain* un personnage absolument angélique, gorgé d'amour maternel, et incarné par une Catherine Frot impeccable de douceur et de discrétion. La comédienne apporte au film une vraie dimension chaleureuse. Et c'est ce mélange entre une énergique cruauté et une sincère tendresse, qui fait du *Vilain* un film à part dans la filmographie de Dupontel. Un film certainement plus accessible que *Bernie* ou *le Créateur*, mais qui pourrait être un peu comme une introduction à l'univers du comique. Car l'ensemble fonctionne sans heurts : c'est drôle et énergique, il y a des bons sentiments mais pas de politiquement correct. Pas de doute possible, on est chez Dupontel. Et on s'y sent bien.

R.L. - Fiches du cinéma